

larqué + lecoeur

pole for art & architecture

ARTICLE PARU DANS **PARIS-ART**

Janfamily

Do you ever think of me naked

by Cathy Larqué, janvier 2006

Un nouveau lieu dans le paysage des galeries d'art contemporain à Paris, la B*A*N*K.

Dirigé par Marie-Céline Somolo et Céline Brugnon, l'espace s'épanouit sur deux niveaux et se propose d'être un lieu ouvert à la jeune création française et internationale.

Do you ever think of me naked est une exposition produite par le collectif Janfamily. "Jan" est à la fois la syllabe identificatoire et le dénominateur commun des membres de cette famille artistique créée en 2004. "Jan" signale également une appartenance permanente ou provisoire à une perspective exploratrice des champs conjugués de l'art et du design.

Do you ever think of me naked est le dernier volet d'un projet débuté en octobre 2005. La première phase fut initiée par l'édition d'un catalogue/manuel/manifeste concentrant des propositions alternatives et performatives à appliquer suivant le principe du « How to... ».

Comme on suit les étapes d'un livre de recettes, les performances sont mises en pratique ou modifiées, d'autres encore sont inventées au cours de la deuxième phase, celle de l'open studio.

La trilogie se conclut à travers l'exposition, témoignage de ces parcours expérimentaux à travers le monde.

Les actions filmées de Nina Jan Meier et Marie Jan Lund éprouvent les équilibres réactifs de la nature humaine partagée entre sa part d'instinct et celle de la conscience sociale. Au cours de jeux abstraits-absurdes dont les règles sont inconnues des participants, les regards sont amusés et scrutateurs, les gestes hésitants, dénués de matière réflexive. Chacun suit l'autre, se laisse manipuler. Ici, la simplicité ludique se teinte d'une libération collective par l'abandon de la volonté individuelle.

Plus loin, on trouve les installations *What have been done* et *What have been said*. En isolant et scénarisant les gestes routiniers et des échanges banals, Nina Jan Beier crée un univers litanique et pourtant familier. Écrans et hauts-parleurs forment un cirque, la répétition hypnotise, l'étau d'un quotidien tangible se resserre à force d'être exponentiel.

La trace identitaire se retrouve plus loin dans la série photographiques *I call it mine*. Il est le lit des autres, l'espace intime qui souvient les corps et endort l'inconscient dans sa bulle ouatée. En dormant dans ces lits, Marie Jan Lund s'approprie physiquement cet espace non seulement en l'occupant mais aussi en le modifiant en son propre cocon. Colonisant le privé d'amis ou d'inconnus, elle crée la confusion des distances entre l'autre et soi qu'elle immortalise sur pellicule. Ses clichés sont pris après "l'acte" dont seuls des draps blancs froissés gardent la trace.

Le sous-sol est consacré à Chosil Jan Kil. *I make mark of you* et *I'll think of you 168 hours and then forget about you*, proche de *Après la douleur* de Sophie Calle, nous parle de rupture, de l'ombre des amours mortes et d'un temps voulu anachronique pour être thérapeutique. Un film, *Living with Andis one week*, est un simulacre de vie en couple avec un amant inconnu.

À travers des travaux simples, les artistes de Janfamily cherchent à offrir une vision renouvelée à partir de réalités considérées comme banales à force d'être communes. Le projet, *Plan for other days* est un outil révélateur du potentiel artistique que chaque individu est capable d'exploiter en puisant dans ses propres ressources créatives. Le message est limpide : la poétisation du quotidien est à la portée de tous.



Courtesy La Bank

larqué + lecoeur

pole for art & architecture

ARTICLE PARU DANS **PARIS-ART**

DARK

by Cathy Larqué, février 2006

Exit les mièvreries, out l'apologie de la sensibilité. Même si la nostalgie des 80's a un goût d'aspartame, « Riot Radio » scandent le groupe neo-Clash, The Dead 60's. « DARK », rétorquent cinq artistes français exposés à la B*A*N*K.

La sophistication n'est pas de mise : les matières sont brutes, les sujets directs, les traits appuyés.

On pénètre dans l'univers d'Aurélié Dubois comme dans celui d'une chambre de fille : c'est girly, un brin glitter, les accords d'une chanson digne de la scène finale de Cindy remonte depuis le sous-sol. Bienvenue dans le monde magique de ... ?

On s'approche, on s'intrigue. La musique se répand en épaisseur, la voix fluette s'éraïlle. Les poupées s'envolent et c'est la femme qui les lance. Les corps nus — d'hommes ! — s'affichent sur le mur comme sur un tableau de chasse, exposés aux oeillades mi-innocentes, mi-analytiques de jeunes Diane prédatrices. Un loup, un Chaperon rouge : après la traque séductrice, ces deux-là sont désormais amants.

Les murs d'Aurélié Dubois marquent une transition où l'on quitte le sucré infantile pour l'acide qui consume. « Tu seras une femme ma fille. »

Les érections s'épanouissent comme poussent les arbres en forêt tropicale : rapides et multiples ; leur canopée se couvre de culottes. Les apparences ne sont pas trompeuses, Lolita n'est plus aussi perverse. L'amour flirte avec la mort, un père s'affaiblit, les corps sont fragiles. C'est un jeu sans affrontement, le risque est recherché, il se veut symbiotique.

Au cœur des œuvres d'Aurélié Dubois s'intercale le terrorisme discret d'Eric Pougeau. Ses interventions iconoclastes éclaboussent des supports désuets et familiers en jouant sur les associations taboues entre l'objet symbolique (crucifix, plaque mortuaire...) et l'insulte. Placées au premier plan, les violences verbales et écrites se plaquent sur une morale en bibelot. Les mots sont assourdissants. Il n'y a pas de provocation malsaine chez Eric Pougeau. Ses œuvres martèlent avec rage une conscience prompte à l'engourdissement.

Dans la partie opposée, les masques et les mannequins de vitrines peuplent les travaux de G.Wen. Dans la peau d'un gorille rose à Paris ou dans celle d'un Michael Myers arpentant New York sur une musique de Suicide, les performances se doublent de photos et de vidéos. S'alliant la mémoire médiatique, l'artiste déguisé et omniprésent rend peu à peu tangible l'existence de personnages fictifs.

Sorties de leur contexte, ces images sont vides, menaçantes à force d'être tenaces. Leur inexpressivité est un terrain propice à la polymorphie. Elles sont aptes à renvoyer n'importe quel reflet. Finalement, on est singé par le singe, Narcisse boit la tasse.

« To be or not to be ? », éternelle question à réponses multiples. Ici règne l'ambiguïté des intentions de ceux qui utilisent les codes claniques pour mieux* :

a- s'en détacher.

b- y appartenir.

*(rayer la mention inutile)

DARK est le verso d'un conte qu'illustrent un Marilyn Manson en transe ou un Iggy Pop en crise de mégalo, héros immortalisés sur la pellicule de Daniel Mielniczek. Les meubles en pain d'épice sont désormais bancals, couverts de poussière sur lesquels sèchent des rats et des os, laissés aux bons soins de Louis Pons.

Ceci n'est pas un cauchemar, un réveil seulement. En cas de panique, éteindre la lumière et libérer la version de secours : les chevaliers picolent en backstage, les princesses ne sont plus vierges, ils divorcèrent et n'eurent jamais d'enfants.

DARK

Courtesy La Bank

ARTICLE PARU DANS PARIS-ART

Black Panther Party for Self-Defense !!
by Cathy Larqué, mai 2006

Quarante ans après la fondation du Black Panther Party for Self-Defense (BPP), la B.A.N.K expose photographies et documents d'archives de l'un des mouvements noirs américains les plus actifs des années 1960-70. Historiquement et politiquement engagée, l'exposition intègre également les œuvres de l'artiste marocain Mounir Fatmi.

« Aujourd'hui, nos troupes les mieux entraînées, les mieux éduquées, les mieux équipées, les mieux préparées refusent le combat. Cet état de faits nous assure qu'elles privilégient le dialogue au conflit. »

Avec ces mots de Martin Luther King Jr commence *Fight the Power*. Tiré de l'album *Fear of a Black Planet* (1990), le morceau phare du groupe de rap new-yorkais, Public Enemy*, est aussi un manifeste. Particulièrement investi dans la cause noire américaine, PE clame ses positions contestataires à l'encontre du système politique et médiatique des États-Unis.

« [...] Je suis Noir et j'en suis fier

[...] La plupart de mes héros ne figurent pas sur le timbre poste

Jette un œil sur l'Histoire, si tu regardes bien, tu ne vois

Rien que des ploucs pendant 400 ans.»

Depuis 2005, *Fear of a Black Planet* a rejoint les étagères de la bibliothèque du Congrès américain. Une forme de répression positive ?

« Burn Hollywood Burn.»

Les astres de *Sunset Boulevard* se ternissent pourtant, à mesure que se fissure le rêve américain. Les lyrics du rap américain sont les échos d'une lutte amorcée depuis bien longtemps.

En 1966, le Black Panther Party for Self-Defense est fondé par Huey P. Newton et Bobby Seale. Suite idéologique du Black Power dirigé par Malcolm X, le BPP prône l'auto-défense contre les abus de pouvoir de la police envers la communauté noire américaine. Mais pas seulement : réclamant pain et toit pour tous, le BPP s'ouvre également à tous ceux que la précarité affecte. Ainsi se met en place le programme « Breakfast for Children ».

Si les revendications du BPP sont cinglantes et fermes, les mesures opérées par le FBI, mené alors par J. Edgar Hoover, sont sanglantes. Cible du programme COINTELPRO, le parti subit des poursuites interminables, fusillades, assassinats, enquêtes et surveillances. L'acharnement du FBI aura raison du BPP : rongé par les tensions internes et le harcèlement permanent, il s'effondrera en 1972.

L'Amérique est loin, un océan entier nous sépare. À la B.A.N.K, c'est pourtant la concordance sociale et politique qui sautent à la gorge : la panthère noire feule dans toutes les nations. En France, les masques de l'esclavagisme et de la colonisation s'effritent, les cités brûlent. Partout les combats sont les mêmes.

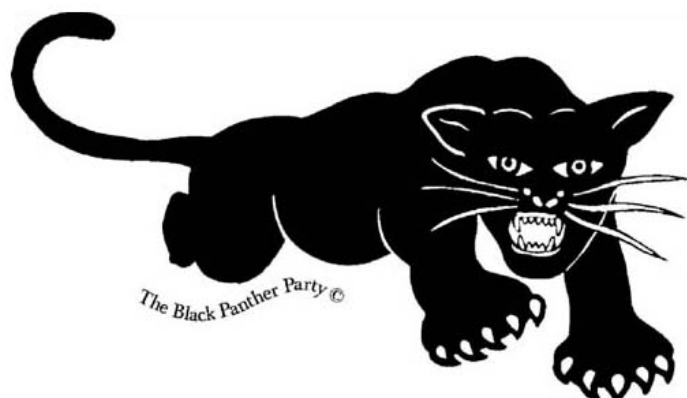
Les scènes de rue et de meetings réunissant les militants du BPP sont en noir et blanc, les comptes-rendus photocopiés du FBI bardés au feutre écarlate. Jamais couleurs n'ont été plus vives.

Entre les photos d'archives s'intercalent trois peintures de l'artiste marocain Mounir Fatmi. S'inspirant d'images d'actualité, son intervention subjective, sans parasiter l'ensemble documentaire, crée au contraire une jonction temporelle. Un touriste et un guerrier Masaï nous font face, tout comme cette mère-guerrière palestinienne. Le rouge prime encore, la grandeur nature des sujets de la série *Week-end Paintings* accroît leur réalisme. Impossible de se laisser emporter par une quelconque évanescence de l'art, les mains de Fatmi nous cimentent à l'évidente absurdité des enjeux politico-médiatiques.

Au sous-sol, l'assaut des images se multiplie en rafale : reportage, témoignages et enregistrements de l'époque retracent l'histoire du Black Panther Party.

Politiquement engagée, l'exposition de la B.A.N.K donne des clés sans pour autant nous noyer dans la documentation fastidieuse. Elle montre également qu'une carence existe en matière de connaissances culturelles au sein des nations cosmopolites. Black Panther Party for Self-Defense !! remplit donc une belle fonction, celle d'être utile.

*À ne pas manquer : Rap, Race and Reality. Chuck D, le leader de Public Enemy, donnera une conférence dans le cadre du cycle des Nuits Noires à la Fondation Cartier, vendredi 19 mai à 20h30.



larqué + lecoeur

pole for art & architecture

ARTICLE PARU DANS **PARIS-ART**

Mounir Fatmi : tête dure / hard head
by Cathy Larqué, juin 2006

Qui fait quoi ? Qui est qui ? Le jeu du who's who est monnaie courante. Le monde merveilleux de l'art contemporain ne fait pas exception à la pratique. Que celui qui n'a jamais lancé un « Il a fait quoi avant ? » se jette sur la première cimaise. Jouons donc ensemble et conformons-nous, cette fois encore, aux règles de l'étiquette.

Mounir Fatmi est un artiste marocain né à Tanger en 1970. Polymorphe, le sujet de son travail aborde, de manière directe à travers divers médias (sculpture, installation, photographie et peinture), la culture orientale en général, la religion musulmane en particulier. Sont traités ses particularismes, son histoire, ses manifestations et sa position au sein d'un contexte géo-politique global, considéré parfois à travers ses traits médiatiques.

J'entends d'ici monter le réflexe cérébral abordé plus haut : « Artiste engagé ». Comme toute facilité trop évidente, cette catégorisation signifierait passer à côté de l'essentiel, vous en conviendrez. Et puis l'expression seule ne veut rien dire de toute façon. Alors, continuons.

Un Rubik's Cube de la Kaba, Casse-tête pour musulman modéré (2004); une série de manuels populaires, La guerre pour les nuls (2005), Le paradis pour les nuls (2005) : les œuvres de Fatmi ne se départissent jamais d'humour. D'absurdité aussi. Un sabre repose à l'horizontale, sous verre, aux côtés d'une main coupée. La tradition médiévale de Les Voleurs (2006) signalent les paradoxes de l'économie mondiale à l'échelle locale. Une tradition médiévale perdue face à la précarité imminente des ressources naturelles — le pétrole — sur fond de consommation galopante. Le couple du sabre et de la main forme le serpent qui se mord la queue : un pays s'automutile et se prive ainsi d'une main d'œuvre nécessaire.

Le détournement n'est pas l'apanage des terroristes et des médias.

L'inoffensivité apparente d'objets banals utilisés dans les œuvres de Fatmi fait pourtant vaciller de concert les faits et leurs analyses. Save Manhattan (2003-2004) rassemble plusieurs livres publiés à partir des événements du 11 septembre dans une sorte de synthèse rétrospective. Même si la pièce a la taille d'une maquette, la vue — n'ayons pas peur de le dire — aérienne et simultanée de cette masse d'ouvrages et de son ombre portée, suffit à donner le vertige.

Les symboles s'interchangent, ce qui est vu se mêle à ce qui est lu, les victimes les uns sont les bourreaux des autres. Dans ce magma symbolique teinté de crises culturelles, le pouvoir médiatique et de l'image instille son goutte-à-goutte en intra-veineuse jusqu'à l'overdose.

Les bombes artisanales ceignent l'abdomen d'Occidentaux. Pour gagner son paradis il suffit de se faire sauter les tripes. Que recherchent les jeunes kamikazes si ce n'est la gloire à tout prix, post-mortem incluse ? L'évolution ou la mort (2004), répond Mounir Fatmi. L'hypertrophie communicative, les réseaux proliférant mutent les sujets en gorgones ébouriffées de câbles. Dans Séquences sculpture (1997-2004), les morceaux de leur corps sont fixés sur le mur — après explosion ?

Au mur toujours, Saddam Hussein humilié et captif, les cheveux hirsutes, ouvre la bouche à l'auscultation américaine. Fatmi, lui, regarde déjà ailleurs, sur la planète Mars. Et si ? Et si Mars était peuplée, la religion emporterait-elle ses symboles, ses signes de reconnaissance ? Le work in progress exposé à la galerie débouchera sur un projet de film entre l'artiste marocain et l'Iranienne Shirin Neshat. À cette association avec une artiste dont la place de la femme dans la société orientale est souvent le pivot des œuvres, préfigure l'orée utopiste. L'outil filmographique apportera sa part de fiction, de tangibilité surtout.

Les œuvres de Fatmi sont sans repos, ni halte. Simples dans leur forme et subtiles, elles renversent les systèmes établis par l'ouverture de voies multiples, comme les réseaux qu'elles décrivent si souvent. Au premier abord exotiques ou méconnues, elles se métamorphosent, avec une évidence presque arrogante, en objets universels. En cela, les œuvres de Mounir Fatmi marquent davantage l'avènement d'une forme de conscience globale que celle d'un combat personnel.

Les vidéos de Mounir Fatmi, Lida Abdul et Regina José Galindo sont actuellement projetées au capcMusée de Bordeaux dans l'exposition Courants alternatifs jusqu'au 1er octobre.



larqué + lecoeur

pole for art & architecture

ARTICLE PARU DANS **PARIS-ART**

Katia Bourdarel : l'expérience verticale
by Cathy Larqué, octobre 2006

Les dangers et les peurs vivent dans les mythes et les contes. Leur tissu métaphorique se tisse à chaque coin de maisons en sucre. Il suit inlassablement une trame où d'imprudents enfants côtoient sorcières démoniaques et grands méchants loups affamés. Ensemble ils fusionnent pour créer un troisième sujet : la faute. Désobéir à la Loi expose au reflux de la punition. La fatalité tombe comme un couperet, elle fait mal. À son tour lui succède la morale, la leçon qui servira d'avertissement pour plus tard. Apprendre signifie-t-il se tromper d'abord ? Si je raconte une histoire c'est pour prémunir du danger, protéger du faux pas. Les Pinocchio, Hansel et autres Pierre sont l'incarnation de l'enfant que l'on aurait dû mieux border.

Katia Bourdarel ébranle de toute sa maternité les standards de moralité poudrée et de fatalisme bien rangé. En mettant en scène les images de ses propres enfants dans ses œuvres, elle entrouvre la possibilité d'une autre fin d'histoire. À l'image de Peter Pan, c'est l'enfant qui constitue la menace. Les filles d'Électre, traits ronds et corps monstrueux, survolent les cieux toutes griffes dehors, attentives à l'ici-bas. Elles se sont posées plus loin sur les branches pour compter leur tribut d'âmes. La douceur des pastels pend le long de l'efficacité des serres métalliques des Ravisseuses. Distillée à travers les wall paintings et les sculptures, la voracité des sujets s'accepte comme une douce léthargie. On tombe sous un charme vampirique.

Les verts sont tendres, ils sentent les sous-bois. Les expressions parfois théâtrales des enfants, en costume d'Enfants perdus, aux poses empruntées aux statues grecques, se greffent à l'idée d'un jeu. Rien ne semble tiré de la réalité, l'imaginaire tient ici le rôle principal. Pourtant, les sujets sont là, présents par leur taille en grandeur nature et par le fait qu'ils existent bel et bien aussi. Comme lorsqu'on souhaiterait mourir à un instant présent pour le garder éternel, Katia Bourdarel s'approprie la perpétuité grâce à l'histoire, son universalité qui se répète et se murmure encore et encore une fois la nuit tombée. Le conte possède le don de ressasser un moment et un état. Se substituer à ses héros revient à goûter une part de son pouvoir splendide, quitte à s'en empoisonner. Les ailes sont récurrentes dans les œuvres de Katia Bourdarel. Elles sont l'outil et la clé. Ne restent que les recommandations, et l'espoir qu'elles soient mieux entendues que celles que Dédale adressa à Icare.



larqué + lecoeur

pole for art & architecture

ARTICLE PARU DANS **PARIS-ART**

Bird's eye view

by Cathy Larqué, décembre 2006

Bird's eye view confronte deux photographes issus du monde de la communication. L'un, Gauthier Gallet, est photographe de presse; l'autre, Arnaud Pyvka, est directeur artistique.

Falaises veinues, plaines désertiques, ornières sombres, les images d'Arnaud Pyvka émettent un son environnemental qui tient plus de la rumeur que d'un bruit déclaré. Dans une atmosphère que l'on soupçonne proche du basculement, les lumières sont volontiers dorées, les couleurs vertes et bleues sombres, entre chien et loup. Pyvka imprègne d'intimité un cadre ouvert. Sa photographie est celle des éléments.

Son travail est lent et minutieux. Chaque détail est réglé au millimètre. Le photographe défie les conjonctures aléatoires des espaces naturels en appliquant des lignes de force rigoureuses, des proportions deux tiers/un tiers qui accordent à un ciel tantôt épais, tantôt limpide, l'apanage de la matière inaltérable. Les accidents, les écorchures, les irrégularités sont le lot terrestre. Les animaux s'intègrent dans le paysage au point de convaincre qu'une loi darwinienne jusqu'au-boutiste ait réussi la mutation d'une hirondelle en fauteuil de terrasse.

Décor intérieur, murs aveugles : les portraits ne laissent qu'entrevoir des parties ciblées. Même traitement des sujets qui se cachent sous les draps, derrière des lunettes ou leur dos. Difficile de saisir leur regard. Souvent révélés en plans serrés, ils sont pris au piège dans une lumière crue, sans concession, au flash. Ces clichés laissent deviner une fébrilité proche de la claustrophobie. Contrairement à la sérénité contemplative des images en extérieur, celles pris en lieu clos donnent l'impression d'avoir été prise en apnée, impression renforcée par l'utilisation des petits formats.

John Galliano, Gisèle Bündchen, Iman Bowie, Joey Starr... entre brushings, blingbling et mousse de soie, Gauthier Gallet est le premier à appliquer la photographie de reportage à la sphère de la mode. Aujourd'hui, ses images font désormais partie des classiques. Pas de surprises donc : mannequins pris sur le vif en séance de (dé)maquillage, Karl en pleine négoc... Des archives qui ne laisseront pas les fashionistas indifférents. Plusieurs prises de vue sont exposées pour la première fois. À voir ou à revoir.



Courtesy La Bank